

Zeitschrift: Schweizer Film = Film Suisse : offizielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz

Band: 9 (1944)

Heft: 2

Artikel: Après la semaine internationale du film à Lugano

Autor: G.D.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-734008>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

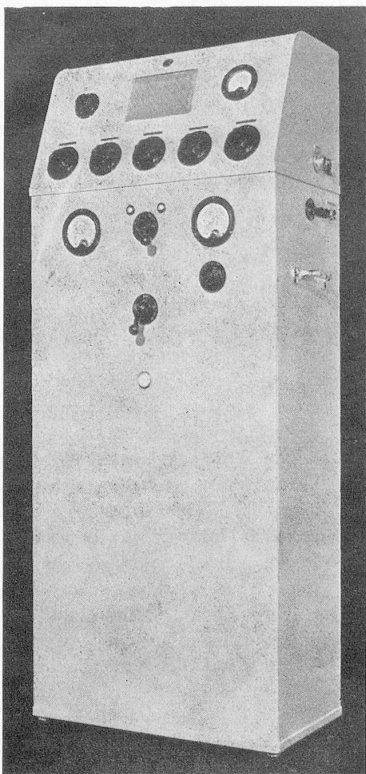
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Le maximum de qualité sonore!



Vous pouvez l'obtenir avec notre amplificateur de très haute fidélité de 25 watts modulés, avec courbe de réponse corrigée et réglable suivant l'acoustique des salles. (Brevet No. 95-669.)

Caractéristiques: 2 canaux pour films, 1 canal pour disques, 1 canal pour microphone, 1 contrôle de niveau des basses fréquences pouvant varier de + 20 Db à - 30 Db, 1 contrôle de niveau des fréquences aigües, pouvant varier de + 20 Db à - 30 Db, 1 contrôle de modulation acoustique incorporé à l'appareil, 1 contrôle de modulation visuel par décibelmètre, 1 tension d'excitation réglable pour lampes de cellules incorporé à l'appareil. Cet amplificateur peut être équipé de haut-parleurs doubles multicellulaires à très grand rendement.

Dimensions: hauteur 120 cm, largeur 50 cm, profondeur 28 cm.

Electronic S.à.r.l. 24, Av. de la Gare **Lausanne**

Tél. 3 82 55/56

Prix et devis sans engagement.

Quelques simples réflexions d'ordre technique, économique ou culturel vous en convaincront facilement.

Pour cela essayons de nous représenter une fois comment fonctionnerait un réseau complet de télévision. Dans toutes les salles de cinéma nous supposons installé un récepteur avec téléidoscope. Les studios de télévision, groupés près d'un émetteur central, diffusent simultanément un certain nombre de programmes complets de différentes classes. Dans ce but ils seront équipés d'une série de télécaméras, pour enregistrer soit des scènes directes, soit surtout des films. Le propriétaire du cinéma aura ainsi la possibilité de s'abonner à un programme donné, qu'il pourra changer facilement s'il ne se montrait point du goût de son public, dont il pourra dorénavant mieux satisfaire les exigences; il pourra recevoir les productions les plus récentes et rester toujours à la page, puis il sera déchargé de tout souci concernant l'approvisionnement en films. Ce système de distribution permettra de réaliser, évidemment

des économies considérables en film brut et en travail de copie. L'innovation la plus importante sera sans conteste, constituée par la transmission directe d'actualités, avec images et son. Si un événement important ne coïncidait pas avec une séance de télévision, ce qui sera très souvent le cas, il pourra être diffusé le soir même, grâce à un enregistrement sur film.

Le public aura enfin la possibilité d'assister à des séances de télévision agréables et divertissantes, et cela à peu de frais, il verra toujours les derniers films, les dernières actualités, les dernières nouveautés. Il sera gâté littéralement: les salles de cinéma actuelles seront toujours comblées. De nouvelles salles devront surgir de terre. Bref, l'industrie cinématographique sera plus florissante que jamais.

Ces indications sommaires auront suffi, je suppose, à vous faire saisir les multiples avantages que l'introduction de la télévision cinématographique apportera au cinéma d'aujourd'hui.

G. D.

Après la semaine internationale du film à Lugano

(De notre collaborateur régulier.)

Il était impossible de trouver dans le stock de films encore inédits en Suisse — stock extrêmement réduit comme on peut le penser! — une dizaine de bandes de tout premier ordre. On peut se demander si l'occasion n'eût pas été toute trouvée de

projeter certaines reprises d'un intérêt particulier au point de vue documentaire. Lugano eût peu emprunter à Bâle certains documents filmés, comme « Naissance d'une nation » de Griffith, ou d'autres classiques, voire des films plus récents, qui furent

d'avant-garde et qui restent d'un intérêt soutenu pour les amateurs sinon pour le grand public. On eût corsé de la sorte le programme, quitte à en éliminer certaines œuvres inédites, sans originalité transcendante. Les organisateurs ont préféré s'en tenir à la formule de l'inédit, quitte à présenter quelques œuvres de classe plutôt moyenne.

On rangera dans cette catégorie — qui peut contenir, nous y insistons, des bandes

appelées au plus gros succès devant le public — l'aimable comédie «*Between us girls*», où Diana Barrymore et Robert Cummings entremêlent poursuites et flirts pour la plus grande joie du spectateur. Autre divertissement plein d'attrait: la charmante comédie italienne «*La vispa Teresa*», où le public tessinois a fêté avec un enthousiasme délirant l'adorable Lilia Silvi, «*Scampolo*» de fameuse mémoire. Ce film est promis au plus grand succès populaire, car il enchantera tous ceux qui ont aimé «*Scampolo*» — et l'on sait que cela signifie quelques salles combles!

«*Anna Lans*», film suédois, était attendu avec impatience, après les œuvres remarquables que nous avaient donné ces mois derniers nos amis nordiques. La personnalité de Viveca Lindfors, révélation du cinéma suédois, est incontestablement attachante; elle a ce visage large des Nordiques, et rappelle, physiquement, le genre d'une Blanchette Brunoy. Elle a le même jeu, très intérieur, et marqué plus encore par la photographie que par son jeu propre; je veux dire que les éclairages sont réglés avec une minutie qui fait valoir, à chaque scène, le modèle de ce visage de femme, et que ce jeu des ombres et des lumières tient une place aussi importante dans l'effet produit sur le spectateur que les mouvements de physionomie de Viveca Lindfors elle-même. Malheureusement, découpage et montage ne sont pas d'une virtuosité égale à celle de la photographie, ce qui rend le film lent. Et la banalité de l'intrigue n'est pas pour atténuer ce défaut, au contraire.

Les films de guerre étaient peu représentés: seule la bande américaine «*Across the Pacific*» apportait une note d'actualité immédiate. Elle est de premier ordre dans le genre «*espionnage*», menée avec adresse et drôlerie, passionnante à souhait, et tenant le spectateur haletant avec une parfaite maîtrise. J'avoue n'avoir pas compris encore pourquoi ce film s'intitule «*A travers le Pacifique*», car le drame se déroule entre le Canada et Panama, sur un cargo qui navigue dans l'Atlantique! Il s'agit sans doute d'un épisode de la lutte pour le Pacifique, en ce sens que les espions japonais à l'œuvre ont pour tâche de bloquer le canal de Panama, afin d'empêcher la flotte américaine de passer pour porter renfort dans le Pacifique. Quand à vous raconter comment Humphrey Bogart déjoue leurs plans malgré toute l'ingéniosité asiatique, je vous laisse le plaisir et l'émotion de le découvrir en voyant le film. Mary Astor et une série de Chinois-

Nippons interprètent eux aussi à la perfection ce «*thriller*» de premier ordre.

La production française n'était représentée que par un film: «*Le Capitaine Fracasse*», tourné par Abel Gance. Cette bande a donné lieu à des discussions passionnées; elle a du charme, beaucoup de charme même dans sa première partie, — mais pour les amoureux du théâtre! Les amateurs de pur cinéma, eux, n'ont vu là que verbiage et mélodrame. Il est certain qu'il s'agit avant tout de théâtre filmé, et filmé par Abel Gance, c'est-à-dire avec emphase!

Fernand Gravey et Assia Noris, encore que Gravey ne laisse rien à désirer lorsque son rôle l'oblige à prendre le ton de Matamore ou celui des marquis du répertoire. Quant à la mise en scène d'Abel Gance, elle oscille perpétuellement entre la grandeur et la grandiloquence en penchant plutôt du côté de cette dernière. Quelques fort belles images, mais un peu faciles, faites avec de gros effets de contre-jour ou d'obscurité.

Le cas de «*The constant nymph*» laisse également rêveur. On pouvait espérer beaucoup du roman de Margaret Kennedy porté à l'écran par Edmund Goulding, joué par Joan Fontaine, Charles Boyer, Peter Lorre, Charles Coburn, Alexis Smith... Et pourtant le résultat déçoit. On s'est demandé si, pour nous Romands, le souvenir de la «*Tessa*» de Giraudoux était si vif qu'il empêchât d'apprécier une autre version de l'œuvre. La chose est possible. Mais il est certain que par ailleurs, quelque chose «*cloche*» dans cette bande, et il semble que ce soit dans la régie. Il faut croire que les Américains se sont rendu compte de ces déficiences, car le film n'a pas été présenté aux Etats-Unis. Très «*européen*» d'esprit, il nous touchera peut-être davantage qu'il ne peut émouvoir les Yankees, mais on eût tout de même désiré voir «*Tessa*» mis à l'écran avec une sensibilité plus affinée.

Nous avons gardé pour la bonne bouche les meilleurs films présentés à Lugano. «*The Moon and sixpence*» d'après Somerset Maugham est une bande envoûtante. Sans atteindre à la tension de «*La lettre*», cette œuvre est extraordinairement attachante, fait d'autant plus remarquable que le «*cas*» présenté est tout-à-fait extraordinaire, et que d'autre part le héros en est un homme et non une femme. Malgré ces deux éléments psychologiques défavorables à priori, le talent du metteur en scène et des acteurs anime avec une étonnante intensité le drame de Strickland, employé de banque soudain mordu par le démon de la

peinture. L'aventure de Paul Gauguin a sans doute servi de base au roman de Somerset Maugham; le film l'interprète avec fidélité et il est joué à la perfection par George Sanders, qui réussit à rendre vraisemblable au plus bourgeois des spectateurs le drame de la bohème. Les scènes de Tahiti sont beaucoup plus vraies que tout ce que l'on a l'habitude de voir dans ce genre; il semble seulement qu'on ait supprimé quelques scènes de la bande qui fut projetée à Lugano, car toute une partie de la conversation manque de raison d'être.

Le «*clou*» des grands films spectaculaires fut sans conteste «*Now, voyager*», d'Irving Rapper, avec Bette Davis et Paul Henreid. Irving Rapper est l'auteur notamment de «*One Foot in Heaven*» avec Frederic March et Martha Scott, ce drame de la vie d'un pasteur méthodiste que n'oublie pas les amateurs de bon et beau cinéma. La Warner Bros a eu la main heureuse en lui confiant le roman de Mme. Prouty «*Une femme cherche son destin*» (*Now, voyager*). Mme Prouty est déjà l'auteur de «*Stella Dallas*», un excellent roman qui devint lui aussi un excellent film — et même deux excellents films, puisqu'il fut tourné d'abord en muet par Henry King, avec Constance Bennett dans le rôle principal, puis par King Vidor avec Barbara Stanwick. Cette histoire d'une femme bridée par sa mère, et qui conquiert peu à peu sa personnalité, avec l'aide d'un médecin — Claude Rains en fait une création inoubliable — d'un grand amour et de souffrances, est traduite en images avec une intelligence remarquable. On voit ce que Bette Davis peut faire d'un rôle pareil. Quand à son partenaire Paul Henreid, dont on attendait avec curiosité les débuts auprès d'une artiste de cette classe, il s'est révélé jeune premier d'un type fort intéressant, moins conquérant qu'un Charles Boyer, moins étrange qu'un Gary Cooper, mais plus simplement, plus naturellement homme. Un Jean Gabin gentleman: voilà sa définition. Bien qu'il nous soit inconnu, il a déjà joué quelques rôles, et les amateurs de théâtre de langue allemande se souviennent peut-être de lui. Suédois d'origine, il est né à Vienne en 1910, où son père, conseiller financier de l'empereur François-Joseph, avait été anobli, Paul Henreid quitta la capitale autrichienne en 1935 et joua un certain temps à Londres, sur scène et à l'écran. Il incarna pendant dix-huit mois le prince-consort Albert dans une pièce sur la reine Victoria. Puis il tenta sa chance à Hollywood, où il se spécialisa plutôt dans les «*vilains*» douxceux. Sa création dans «*Une femme cherche son destin*» prouve qu'il est tout aussi capable de tenir un rôle de jeune premier sympathique. La critique a été unanime à porter aux nues cette bande de premier ordre, et les spectateurs, appelés à émettre leur jugement sur chaque spectacle, ont eux aussi mis ce film au premier rang des œuvres présentées à Lugano.

A Genève on se trouve toujours au

Buffet Cornavin

Mettons encore à part la bande magnétique présentée par la SEFL: «*Resurrezione*» d'après Tolstoï. L'adaptation à l'écran des grands romans universels pose toujours des problèmes particuliers; faut-il se borner à raconter l'histoire qu'à narrée l'auteur, ou le cinéaste doit-il rendre encore la personnalité particulière de l'auteur? «*Resurrezione*», qui fut tourné déjà deux fois, a été filmé par les Italiens avec un sens remarquable de l'atmosphère. La photographie elle-même a une sorte d'aspect russe assez curieux! Quant aux interprètes, ils sont de toute grande classe internationale: Doris Duranti et Claudio Gora jouent avec une sobriété et une intensité remarquables. Ce film italien est frappant par sa sobriété même; alors que le cinéma méridional nous a accoutumés plutôt à l'emphase, cette simplicité «acrocche» d'autant plus. «*Resurrezione*» est un témoignage des capacités internationales du cinéma italien.

Il y eut, en marge des spectacles, des assemblées fort intéressantes des associations professionnelles du cinéma suisse — il ne nous appartient pas de renseigner là-dessus des lecteurs spécialisés qui le sont mieux que nous. La presse n'avait certes

pas à prendre part aux délibérations professionnelles, mais puisque loueurs, distributeurs et exploitants d'une part, journalistes de l'autre, se trouvaient réunis à Lugano, n'aurait-il n'est pas été intéressant d'organiser une réunion commune, au cours de laquelle les uns et les autres eussent pu échanger des idées, des points de vue et des vœux sur la situation du cinéma en Suisse!

Les réceptions officielles furent agréables, mais sans attrait particulier du point de vue cinématographique. Au grand bal de «Ciné-Suisse» qui clôtura la semaine, on eut le plaisir d'applaudir Pierre Dudan, de voir Paul Hubschmid, Ettore Cella, et la toute gracieuse Iva Bella.

Une semaine intéressante, certes, mais plus peut-être pour les amateurs de cinéma que pour les spécialistes ou les chroniqueurs professionnels. Quant au cinéma suisse, il fut représenté essentiellement par un documentaire de l'E. P. F., tourné par la Gloria-Film, qui est une manière de chef-d'œuvre, et qui expose une invention sensationnelle dans le domaine de la télévision. Mais c'est le sujet d'un article particulier, car cette réalisation en vaut la peine.

G. D.

Un documentaire scientifique suisse

Nous avons parlé voici quelques mois d'un nouveau procédé pour la projection en grand d'images télévisées, problème crucial pour le cinéma de demain, et qui n'a pu encore être résolu dans la pratique industrielle. Le laboratoire de recherches de l'institut de physique technique de l'Ecole polytechnique de Zurich a cependant mis au point un procédé surprenant, dont nous avons parlé d'après une publication de M. le Dr. Amrein.

Or M. le professeur Fischer, auteur de la découverte en question, vient de réaliser sur son travail un film documentaire technique d'un intérêt passionnant. Il a chargé la Gloria-Film de ce travail très particulier. Max Hauffler a assuré la mise en scène, Otto Ritter la photographie, Erwin Roesler les dessins explicatifs et les truquages. Ce film retrace toutes les recherches du laboratoire en question dans le domaine de la télévision cinématographique.

Il a fallu trois mois pour réaliser cette bande d'un millier de mètres (sur 35 mm. film sonore normal). Après une brève introduction sur l'histoire de la cinématographie technique, sur les recherches effectuées auparavant dans le domaine de la télévision cinématographique, le film

montre le travail et l'ingéniosité de ceux qui ont réalisé le premier projecteur de cinéma télévisé en grand. Le scénario a été conçu aussi bien par le laboratoire de recherches que par la Gloria Film. D'innombrables prises de vues extrêmement compliquées ont été réalisées pour montrer le principe et le fonctionnement de l'appareil, tandis qu'une série de dessins et de truquages permettent de mieux expliquer le processus étonnant de projection des images à travers une émulsion liquide. C'est ainsi que la bande en question s'intitulera: «Le liquide qui fait voir des images».

Ce film permettra aux milieux intéressés d'apprécier la réalisation qui vient d'être obtenue par les savants et les techniciens zurichois; il sera également accessible à tous ceux qui s'intéressent à la technique du film. Ce sera en même temps un bel hommage à l'effort de nos savants et à la somme de travail que représente une invention pareille.

Ce n'est pas là seulement un des premiers films scientifiques suisses, mais aussi un compte-rendu de l'effort fait par notre industrie et nos savants pour marquer la place de la Suisse dans un domaine appelé aux plus grands développements.

La lutte contre la fièvre aphteuse

L'institut suisse des vaccins, récemment ouvert à Bâle, a fourni de nouveaux moyens de lutte contre la fièvre aphteuse. Il suffit désormais d'une piqûre avec le sérum fabriqué à Bâle pour éviter le ris-

que d'épidémies et guérir rapidement la grave maladie du bétail.

La Pro-Film, à Zurich, en collaboration avec les autorités compétentes, et sur ordre de l'office vétérinaire fédéral, tourne ac-

tuellement un documentaire sur l'activité de l'institut suisse des vaccins. Cette bande pourra être projetée bientôt dans tout le pays.

Le problème du sous-titrage

Le Cinetyp S. A. à Berne nous écrit en suite de l'article paru dans notre dernière édition:

«Certes, tous les sous-titres des films qui passent sur nos écrans suisses ne sont pas sans reproche, mais, mettre tous les films et tous les traducteurs dans le même panier nous paraît quelque peu injuste. Monsieur G. D. ignore peut-être que tous les films étrangers ne sont pas sous-titrés en Suisse. Il y a donc là une première réserve à faire. Quant aux autres, ils sont confiés à des laboratoires qui, dans certains cas, reçoivent également le texte des sous-titres et, dans d'autres, doivent fournir eux-mêmes la traduction. Le traducteur doit traduire tantôt des sous-titres imposés par le loueur, tantôt le dialogue complet. Dans ce dernier cas, on tire de sa traduction les sous-titres eux-mêmes, en tenant compte de la longueur des images. Le plus souvent, ces sous-titres sont encore soumis au loueur du film qui donne son «bon à tirer».

Il va de soi que le sous-titre ne peut pas se substituer au dialogue ou au commentaire, la parole étant beaucoup plus rapide que l'oeil du spectateur qui doit lire et, avant cela, voir l'image elle-même qui lui fournit l'élément principal de l'action. Le sous-titre doit donc être proportionné à la longueur de l'image, c'est-à-dire à sa durée d'exposition. C'est là l'origine des principales difficultés du sous-titrage. Le traducteur doit rendre une idée avec un nombre de mots qui lui est imposé et qu'il ne peut dépasser. Entre deux synonymes, il doit toujours choisir le plus court.

Outre cela, la plupart des films sous-titrés en Suisse le sont en deux langues d'où l'obligation de réduire la surface des sous-titres au strict minimum pour ne pas couvrir l'image. Bref, ce pauvre traducteur — qui n'est pas toujours, comme semble le croire M. G. D., un illettré — n'a pas une tâche aussi facile qu'on le suppose. En ce qui concerne le nôtre, nous pouvons assurer M. G. D. qu'il sait son anglais et son français. Il a traduit de nombreux grands films à l'entière satisfaction de nos clients et du public.

Et cette question a encore un autre aspect. Dans bien des cas, le loueur exige qu'un film soit sous-titré en un laps de temps absolument insuffisant. Récemment, l'un d'eux, auquel nous faisons cette remarque, nous a répondu que nos confrères lui livraient le travail beaucoup plus vite que nous. Comme nous lui faisons observer que nous ne voulions en aucun cas bâcler le travail, il nous a simplement répondu: «Cela m'est égal, aussi longtemps que les